

On s'abonne à Lyon, chez :
 THÉODORE PITRAT, Libraire,
 rue du Péral;
 V^e BARREAU, rue S. t Dominique;
 LUSY, Libraire, rue Lafont, n^o 20;
 Et chez tous les Directeurs de
 Poste.

Echo de l'Univers,

Journal

L'Echo de l'Univers paraît
 Les Mardi, Vendredi et Di-
 manche.

PRIX;
 Trois Mois, 7 fr.
 Six Mois, 13
 Un An, 24
 1 fr. de plus, par trimestre
 pour l'Étranger.

De Littérature, Arts et Sciences, et de Commerce;



Par une Société de Gens de lettres.

La Vérité a besoin d'Echo.

LYON, 18 Juin 1826.

Le café du *Dieu Mars*, dont on a annoncé l'ouverture aux Brotteaux, est livré au Public. A droite et à gauche du spectateur on remarque deux tableaux de grande dimension, dans un superbe encadrement. La collection se compose de trente environ, qui se succèdent, chaque semaine, de manière à ce qu'il y en ait toujours deux en exposition. Nous avons remarqué à la gauche, en entrant, la prise du *Trocadéro*, où le Duc d'Angoulême paraît, sur le premier plan, entouré d'Officiers supérieurs. Le tableau placé en face est une scène de l'armée impériale. Bonaparte vêtu de sa redingote grise, et coiffé du petit chapeau devenu célèbre, donne des ordres aux officiers de sa garde. Deux maréchaux sont près de lui. Nous ne sommes pas de l'avis de ceux qui ne voient dans ces images que des traits d'*Histoire* purement inoffensifs. La pointe du chapeau de Bonaparte tournée avec affectation du côté du spectateur, dans la vue de mettre en évidence la cocarde tricolore, me paraît avoir un but qui n'est pas uniquement *historique*. Les passions hostiles nous poursuivent, même au café. Les circonstances les plus indifférentes tiennent se rattacher à ce grand projet d'éterniser les haines et les divisions parmi les enfants de la grande famille. Le repos public, la fusion des partis, voilà le cauchemar des ennemis de notre gloire nationale. Ne peut-on représenter sur la toile la vaillance immortelle de nos braves, sans y faire figurer l'homme du Destin accompagné de son Mameluck,

personnage obligé, qui nous rappelle le despotisme oriental, dont son maître avait pris l'allure antifranaise ? Ce souvenir n'a rien de glorieux, et ceux qui semblent y applaudir ne devraient pas se placer dans les rangs des amis de la liberté. Quoi qu'il en soit, le créateur de ce café aura toujours, à nos yeux, le mérite de n'avoir pas imité la partialité, dont le peintre du *Café des Victoires* a fait preuve dans la composition de sa galerie militaire. Ici, du moins, le Généralissime d'Espagne est en regard du Héros du 18 brumaire.

— La salle de spectacle de Bourg avait besoin de quelques réparations : le sieur Perlet, peintre-décorateur de notre Grand-Théâtre, est chargé de ces travaux. Il amène de Paris un certain nombre d'ouvriers habiles.

— Le plan de reconstruction du Grand-Théâtre a été renvoyé, par M. le Préfet, à l'Intendance des Bâtimens, à Paris. Cette mesure a pour cause les accidens survenus aux murs extérieurs, et dont nous avons parlé dans un de nos derniers numéros.

— Bernard-Léon, ancien acteur des Célestins, est engagé pour donner sur ce théâtre quelques représentations, dont la première aura lieu mercredi prochain.

— Dans le compte-rendu de la Commission chargée de répartir le produit du concert donné au profit des indigens, on convient de l'extrême insuffisance de ce secours. Nous espérons que les membres du Comité, touchés

de la détresse de leurs concitoyens, répondront à l'invitation que nous leur avons faite de donner encore deux ou trois concerts pour le même objet.

— Il ne dépendait pas de M. le Maire de la Croix-Rousse d'accorder ou de refuser la permission d'ériger un théâtre secondaire. C'est au ministre de l'intérieur qu'il appartient de donner ces autorisations. Les entrepreneurs de la salle nouvelle des Brotteaux ont obtenu une décision ministérielle, favorable à leur projet. Le sieur Duval, architecte de Paris, chargé de diriger les travaux, est arrivé depuis quelques jours. Le théâtre portera le nom de *Gymnase dramatique*. Il sera placé entre le pont Morand et le pont Charles X. Il y aura un parterre assis, et deux rangs de loges. La moitié des frais de construction sera supportée par le propriétaire du terrain, l'autre par le sieur Célécourt, directeur de la nouvelle troupe, qui sera chargé de faire confectionner tous les ouvrages de l'intérieur. Le prix du loyer sera de six francs; mais durant les deux premières années la location sera gratuite. Il résulte de ces documens, que nous donnons comme officiels, qu'on ne borne pas la durée de cet établissement à celle de la fermeture du Grand-Théâtre, comme on l'avait dit d'abord.

— Jeudi dernier, on a retiré de la Saône le cadavre d'une femme, dont les vêtemens annonçaient la misère, et qui paraissait âgée de 50 ans. On lit sur son bras gauche des lettres tatouées formant le mot *Asard*, qui est

sans doute le nom de cette malheureuse.

— De nouveaux accidens sont venus, depuis notre dernier article, justifier nos plaintes sur la position qu'occupe l'usine du sieur Viennois, près le cours d'Herbouvillle. Un bateau chargé de pierres, après avoir, le 12 de ce mois, heurté le moulin dont nous parlons et avoir perdu une partie de ses agrès, n'a dû son salut qu'au zèle des habitans de St-Clair, qui ont apporté de suite aux mariniers un cordage avec lequel ils ont amarré leur bateau.

Le lendemain matin, une embarcation chargée de pierres de taille et appartenant au sieur Paul Frédon de Loyette, failli se briser contre le même moulin. Privée de rames, elle n'a pu se gouverner, et a bientôt été jetée contre les usines des sieurs Robert et Besson, qui ont éprouvé quelques avaries. Enfin, dans la soirée du même jour, un autre bateau de pierres, voulant éviter un écueil si dangereux, s'est dirigé du côté des graviers qui sont en face, et n'a pu se remettre à flots qu'avec beaucoup d'efforts, et après une heure de travail.

— Une penelle pleine de terres de remblais est venue échouer, l'un des jours de la semaine dernière, contre les pilotis du pont de service de l'une des piles du pont Charles X. Des bateaux chargés de charbons remontaient le Rhône, dans le même instant, et la penelle obligée dès-lors de changer de route, a été gênée dans sa manœuvre par le banc de gravier qui existe entre les deux ponts, ce qui l'a fait jeter contre la pile. Les mariniers ont gagné heureusement les pilotis, et n'ont éprouvé aucun mal.

— Avant-hier, vendredi, sur les trois heures du soir, une bande de voleurs armés, parmi lesquels figuraient deux serruriers, forçats libérés, s'est présentée, munie de plus de soixante fausses clefs, devant le château de Mad. Damas, entre Villefranche et Beaujeu. Les habitans de Regnié, accourus aux cris des domestiques, ont voulu repousser ces brigands; une lutte qui a duré plusieurs heures s'est alors engagée. Des coups de feu ont été échan-

gés. S'il en faut croire quelques récits, peut-être empreints d'exagérations, deux habitans auraient été tués, et plusieurs blessés grièvement. Trois des voleurs ont été arrêtés. Le Procureur du Roi, et le juge d'instruction de Villefranche se sont transportés sur les lieux, pour informer sur les circonstances d'un attentat aussi épouvantable qu'inouï dans nos contrées.

— On s'entretient, dans le monde médical, d'une opération importante pratiquée à St-Genis-Laval, par le docteur Montain, qui a enlevé vivant, du corps d'une femme déjà morte et ensévelie, un enfant arrivé à terme.

TRIBUNAUX DE LYON. POLICE CORRECTIONNELLE.

On se rappelle que les nommés Peillon et Pacaud, de Valence, témoins sur l'attestation desquels avait été délivré, sous un faux nom, le passeport de Catherine Arrionte, dite Arrigonde, ont été acquittés, lors de la condamnation de cette dernière, parce que le Tribunal pensa qu'ils avaient pu agir de bonne foi. Le ministère public a interjeté appel de ce jugement.

Le camarade de l'escroc Bremond, le nommé Jean-François Berliat, garçon cafetier, âgé de 20 ans, natif de Belmont (Ain), dont nous avons annoncé l'arrestation, a été condamné à deux mois d'emprisonnement, ainsi que le sieur Liaudet, son complice, dans l'audience de la Police correctionnelle, du 13 de ce mois. On sait qu'il s'agit de l'une des nombreuses escroqueries qui se pratiquent sur la place Louis-le-Grand. Le 1^{er} juin, Beray, cultivateur à Rives (Isère), fut arrêté sur cette place, par trois individus, dont l'un se disait horloger et portait une boîte à vitrage garnie de montres; la même manœuvre qui fut pratiquée par Bremond et ses compagnons, lors de l'escroquerie commise au préjudice de Bois, fut encore employée avec le même succès. Le prétendu propriétaire de la montre soutenait l'avoir payée 40 francs, et annonçait que l'horloger ne voulait lui en donner que 19 francs, il préférait la remettre à un particulier; puis il invitait le trop confiant Beray à l'acheter à ce prix. Ce dernier cède enfin aux importunités du fripon. A peine a-t-il la montre en son pouvoir qu'il la présente à un changeur, et apprend de celui-ci que ce qu'il a payé 20 francs en vaut à peine 6, et qu'il a été la dupe de trois escrocs. Beray a fait arrêter Berliat et Liaudet, l'un comme auteur, l'autre comme complice de cette filouterie. Le soi-disant horloger n'a pu être saisi.

Le même jour, le Tribunal a statué sur la plainte portée contre Bénigne Dumond, âgé

de 48 ans, manoeuvre, quai Bourgneuf. Cet homme a été arrêté plusieurs fois, et condamné notamment à cinq ans de prison, pour cris séditieux. Le 31 mai dernier, il avait injurié les agens du commissaire de Police, Arnaud. Le lendemain, 1^{er} juin, ce dernier s'étant transporté, pour rechercher un individu suspect, dans un cabaret où Dumond était à boire, celui-ci se leva, et se répandit en invectives et en injures grossières, non seulement contre le sieur Arnaud, mais encore contre tous les employés de la Police. Le Tribunal l'a condamné à huit jours d'emprisonnement.

VARIÉTÉS.

Cours de Littérature dramatique, ou Recueil par ordre de matières des Feuilletons de GEOFFROY, précédé d'une Notice historique sur sa vie et sur ses ouvrages, seconde édition (1).
(Quatrième et dernier Article.)

Il serait possible de considérer les querelles littéraires de Geoffroy avec MM- Suard, Dussault, Etienne, Martiuvillle, Damaze de Raymond et Hoffmann, comme n'étant de part et d'autre que des rivalités d'amour-propre, dans lesquelles chacun des champions mettait tous ses efforts, employait tout son esprit à divertir le Public aux dépens de son adversaire. Dans ces luttes mordantes et fréquemment renouvelées, l'avantage est constamment resté du côté de Geoffroy; sa polémique, dégagée de ces violences, de ces bouffonneries grossières qui déparent si souvent celle de Voltaire, la rappelait d'ailleurs à beaucoup d'égards. On en jugera par ce passage qui termine son feuilleton du 30 janvier 1802, en réponse à certaine brochure publiée par M. Hoffmann, à l'occasion de l'opéra d'Adrien.

« Adrien, dit Geoffroy, est toujours » à l'opéra un triomphateur pour rire » et un sot amoureux, en dépit d'Eu- » sèbe, de Fabretti, de Birague, de » Golzius, et même de St. Jérôme, » que vous avez pris tant de peine à » citer. Vous en êtes pour vos frais de » recherches et d'érudition; et la seule » chose que vous ayez bien prouvée au » Public connaisseur, c'est que la » science dépourvue de jugement, de » sens et de critique, est pire que l'igno- » rance.

(1) Se vend, à Lyon, chez Chambet fils aîné, libraire, quai des Célestins.

» Aimable élève de Quinault, retour-
 » nez aux petits vers galans , aux phra-
 » ses doucereuses ; laissez cet attirail
 » sauvage des compilateurs ; c'est une
 » armure trop pesante pour un poète
 » lyrique : ne hérissiez plus vos écrits des
 » noms barbares d'anciens commenta-
 » teurs ; que les noms harmonieux
 » d'amour , de chaînes , de tourmens et
 » de flammes attendrissent vos hémis-
 » tiches : dissertar et citer n'est point
 » votre élément ; le harnais de savant
 » vous donne l'air un peu gauche ; à
 » chaque instant votre logique est en
 » défaut. La Fable vous convient mieux
 » que l'Histoire : on n'est pas toujours
 » obligé , dans la poésie lyrique , de sa-
 » voir ce qu'on dit ; cela est commode.
 » Ainsi, croyez-moi , c'est un conseil
 » d'ami que je vous donne : renoncez
 » aux dissertations, vous êtes né pour
 » les opéras. »

Toute cette critique est du meilleur
 ton ; il n'est guère possible de badiner
 avec plus de finesse et de grâce : M. Hoff-
 mann s'est gardé pourtant de suivre le
 conseil de son malin censeur , et il a
 bien fait. Renonçant , au contraire , aux
 petits vers galans et aux phrases dou-
 cereuses , il s'est jeté depuis dans la cri-
 tique , et ses nombreux articles , quel-
 quefois un peu trop savans , mais tou-
 jours spirituels , ont fortement contri-
 bué à soutenir la colossale réputation
 du *Journal des Débats*.

Mais une querelle terrible , et que
 toute la Littérature déplore peut-être
 encore , ce fut celle que Geoffroy se
 vit obligé de soutenir contre feu
 M. l'abbé Morellet. Cet abbé , né à Lyon
 en 1727 , s'était jadis lié , quoique prê-
 tre et docteur de Sorbonne , avec les
 Philosophes , les Encyclopédistes , les
 Economistes , insensés dont les aber-
 rations nous ont été si funestes ; il était
 un des plus ardens de la troupe , ce qui
 lui avait valu de la part de Voltaire le
 plaisant surnom de *Mords-les*. Auteur
 d'une grande quantité de brochures et
 de pamphlets , il fut assez mal inspiré
 pour lancer contre Palissot , en 1760 ,
 à l'occasion de sa comédie des *Philo-
 sophes* , une très-mordante satire en
 prose , intitulée la *Vision* ; et dans la
 quelle une femme de la plus haute qua-
 lité , Mad. la princesse de Robecq , était

mêlée et insultée fort mal-à-propos. On
 a prétendu , dans le tems , que la prin-
 cesse en eut un chagrin si profond ,
 qu'elle tomba malade et mourut bientôt.
 Nous ne garantissons pas la vérité de
 l'anecdote ; mais , ce qu'il y a de cer-
 tain , c'est que la satire fut trouvée assez
 blâmable pour faire enfermer l'abbé
 dans le donjon de Vincennes. Cette pe-
 tite persécution ne servit qu'à le rendre
 plus cher au parti philosophique , dont
 il continua d'être un des soutiens les
 plus zélés jusqu'au moment de la révo-
 lution.

Il faut dire , à la louange de M. l'abbé
 Morellet , que sa conduite , à cette épo-
 que , fut exempte de tout reproche ;
 son indignation contre les affreux excès
 auxquels on se portait se manifesta
 plus d'une fois ; mis en prison par les
 Terroristes , il eut le bonheur d'échapper
 à leurs vengeances , et , sous le gouver-
 nement du Directoire , il éleva coura-
 geusement la voix en faveur des *fa-
 milles des Emigrés*. En 1806 , M. l'abbé
 Morellet coopérait avec M. Suard à la
 rédaction du *Publiciste*. Dans un arti-
 cle signé des initiales A. M. , où Geoffroy
 se trouvait attaqué de la manière la plus
 odieuse et la plus révoltante , le redou-
 table critique crut reconnaître *André
 Morellet* ; il se trompait , et voici de
 quelle façon il tomba sur le malheureux
 abbé , que son grand âge et quelques
 vertus privées , en admettant même qu'il
 fût l'auteur de l'article , devaient faire
 traiter avec plus de ménagement :

« Par quel renversement de toute
 » équité , s'écrie Geoffroy dans la co-
 » lère qui l'anime , l'homme engraisé
 » des biens de l'Eglise qu'il trahissait ,
 » des libéralités des ministres qu'il trom-
 » pait , l'homme qui n'a cessé de vendre
 » pour de l'argent des chimères , des
 » erreurs , des sottises , m'accuse-t-il
 » aujourd'hui d'écrire pour de l'argent ?
 » Les mêmes choses que j'écris aujourd'
 » d'hui avec succès , je les écrivais sous
 » le règne des Philosophes , sans autre
 » fruit que le plaisir de remplir un de-
 » voir. Ce n'était pas pour de l'argent
 » que je m'efforçais de soutenir , dans
 » l'*Année littéraire* , la Religion et la
 » Monarchie , douze ans avant la révo-
 » lution ; car on ne gagnait rien alors
 » à soutenir la Monarchie et la Reli-

» gion : le Gouvernement et le Public
 » n'avaient alors d'argent que pour les
 » ennemis de l'Autel et du Trône.

» Dévoué dès ma première jeunesse
 » à l'instruction publique , renfermé
 » dans l'exercice de mes fonctions , j'ai
 » vécu pauvre et obscur , mais libre et
 » indépendant , loin du monde et de
 » toute espèce d'intrigue , sans faire la
 » cour à personne , sans solliciter de
 » faveurs , de récompenses , de pen-
 » sions ; je me suis constamment tenu
 » à ma place jusqu'à l'instant où la ré-
 » volution a déplacé tout le monde.

» Cet abbe qui , par la même raison
 » qu'il a obtenu des pensions et des
 » places , s'est trouvé dans la nécessité
 » de ramper , m'accuse , moi , de flat-
 » ter les grands et les riches. C'est bien
 » lui qui me prend pour un autre : il
 » a donc perdu toute espèce de bon
 » sens et de pudeur ; il est donc re-
 » tombé en enfance , puisqu'il a oublié
 » que je ne parle jamais que des comé-
 » diens , des musiciens , des danseurs
 » et des auteurs ? Ce n'est pas là où se
 » trouvent la richesse et la puissance.

» Il a menti doublement , lorsqu'il a
 » dit que le jour où il aurait acquis de
 » la richesse et du pouvoir , je devien-
 » drai son flatteur : il y a là mensonge
 » et sottise ; car s'il devenait riche et
 » puissant , je l'en mépriserais encore
 » davantage , bien sûr qu'il ne se serait
 » élevé que par de mauvaises voies ; et
 » comme il n'y a dans toute la France
 » aucun homme riche et puissant dont
 » j'aie jamais reçu le plus léger bien-
 » fait , ou qui jamais ait été l'objet de
 » la moindre flatterie de ma part , je
 » ne commencerais point par lui ce vil
 » métier. »

Le véritable auteur de l'article qui
 remua si fortement la bile de Geoffroy ,
 ou du moins celui qui voulut bien s'en
 déclarer l'auteur , était un jeune étouardi
 nommé *Amable Barante*. Que de regrets
 amers son imprudence n'a-t-elle pas
 dû lui causer ?

Un des grands reproches adressés à
 Geoffroy par ses antagonistes , et qui
 prouve combien la haine est injuste ,
 c'est qu'ayant été homme d'église , et
 devant tenir aux mœurs de son état ,
 il s'était cependant fait du théâtre son
 occupation la plus chère. La justifica-

tion de Geoffroy n'est pas fort difficile. Elevé chez les Jésuites de Rennes, on sait quel était le goût de ces Pères pour les jeux de la scène, et l'on doit penser combien ces représentations, jointes à la lecture des auteurs du Théâtre grec et du Théâtre latin, étaient susceptibles de frapper sa jeune imagination ! Il faut observer encore qu'après la suppression de l'Ordre des Jésuites, Geoffroy prit simplement le *petit collet*, et que jamais il ne fut prêtre. Agréé pour l'éducation particulière des enfans de M. Boutin, trésorier de la Marine, jeté par ce moyen au milieu du monde, et souvent chargé d'accompagner ses élèves au spectacle, il dut aisément se passionner pour les chefs-d'œuvre de la scène française, et pour les grands acteurs qui les représentaient alors. Rentré ensuite par le fait de la révolution dans la condition laïque, engagé dans les liens du mariage qu'aucune obligation ne l'empêchait de contracter, puisqu'il n'avait jamais pris les Ordres, il se trouva bien naturellement, bien légitimement homme du monde, et par conséquent autorisé à en goûter les plaisirs. Nous ne tenons ni pour les doctrines des *Molinistes*, ni pour celles des *Jansénistes*; la Religion et l'Etat n'ont eu, comme on sait, que trop à souffrir des querelles et des intrigues de ces deux partis rivaux: nous n'admettons à l'égard des *Spéctacles*, et dans tout ce qui concerne la *Théologie morale*, que les décisions de l'Eglise assemblée; mais, vivant dans le monde avec mille autres, nous ne pensons pas avoir le droit de juger et de condamner personne au sujet du *Théâtre*, et Geoffroy n'avait de remontrances à recevoir sur ce point que de la part d'un confesseur.

Voltaire, dans ses *Conseils à un journaliste*, sur le style qu'il doit adopter, paraît pencher beaucoup pour la manière de Montaigne, qui, comme on sait, converse pour ainsi dire avec ses lecteurs. Nous pensons que Geoffroy s'était en effet guidé sur Montaigne: à l'exemple de cet aimable auteur, il parlait assez fréquemment de lui-même, et il aimait beaucoup à citer; mais ses citations, jamais pédan-

tés, jamais ennuyeuses, étaient toujours des passages des auteurs grecs et latins les plus renommés pour l'esprit. la grâce, la politesse et le bon sens. Horace, Virgile, Ovide, Cicéron, Térence, Tacite et Quintilien étaient avec raison ses auteurs favoris; il affectionnait encore beaucoup les écrits de Lucien, le railleur le plus fin et le plus agréable qu'ait produit l'antiquité. Il avait pour ses lecteurs une complaisance excessive; il était rare que chacune des citations qu'il faisait de ces différens auteurs ne fût accompagnée de la traduction, et les amateurs ont pu remarquer l'exactitude et l'élégance avec lesquelles tous ces petits morceaux étaient rendus dans notre langue. On ne peut plus versé dans la connaissance de l'*Histoire littéraire*, il y puisait habituellement des faits instructifs, intéressans, qu'il arrangeait toujours avec esprit: très-franc, très-naturel dans l'expression, on lui a souvent et sans raison reproché certaines façons de parler familières d'une grande énergie et d'un très-bon effet, oubliant que ces façons de parler, véritables artifices de style, se rencontrent en mille endroits dans nos meilleurs écrivains, tels que Boileau, Molière, Lesage, Voltaire, Mad. de Sévigné et autres. Il y a des gens d'un goût vraiment singulier, ou plutôt absolument sans goût, et qui voudraient qu'on employât partout, même dans les choses les plus simples, un style académique. S'il fallait écouter ces gens-là, on ne pourrait parler au Public qu'avec les plus sévères précautions, qu'avec les formes les plus nobles et les plus élevées de l'Art oratoire. Ces bonnes gens sont bien ridicules !

Geoffroy avait son domicile à Paris dans la rue de *Matignon*, derrière les *Champs-Élysées*; il était assez près voisin du beau jardin du fleuriste Tripet, et nous nous rappelons qu'à certaines époques, où il fut retenu chez lui pour cause de maladie, il alla quelquefois, dans ses jours de convalescence, y prendre le plaisir de la promenade. Le Public s'apercevait bien vite de son absence, et c'était une calamité véritable pour les lecteurs

du journal de passer plus de quatre jours sans trouver dans le feuilleton un article de Geoffroy. A la reprise de ses fonctions, il ne manquait jamais d'entrer dans le détail des raisons qui l'avaient fait absenter; et quand il fut rétabli des courtes maladies dont nous venons de parler, il signala sa rentrée au journal par de rians articles sur les mille espèces de fleurs qui garnissent les parterres du jardin de M. Tripet. Ces articles, petits chefs-d'œuvre de grâce, de fraîcheur et de philosophie, sont restés dans la mémoire des amateurs: pourquoi les éditeurs de ce recueil des feuilletons de Geoffroy n'ont-ils pas eu l'idée de les faire réimprimer à la fin du dernier volume? Il n'y a pas de doute que tout le monde les y eût retrouvés avec une vive satisfaction.

Geoffroy est mort à Paris le 18 février 1814, âgé de soixante et onze ans, étant né en 1743. Accusé constamment de *venalité*, il a laissé pourtant si peu de chose à sa veuve, qu'elle s'est vue forcée, après la mort de son mari, de recourir à la générosité de MM. les propriétaires du *Journal des Débats*, qui n'ont pu se dispenser de lui accorder une pension de 1,500 fr. Les grands services de Geoffroy en demandaient peut-être davantage, et depuis douze ans, sa place, dans laquelle tant de gens ont eu la témérité de lui succéder, est encore à remplir !

ANNONCE.

VENTE DE L'AMIALE, pour cause de départ précipité.
42. Guayres, dessins, et tableaux des écoles anciennes et modernes.

S'adresser, hôtel des Quatre-Nations, rue Ste-Catherine.

BOURSE DE PARIS.

COURS AUTHENTIQUE, 15 Juin.

Cinq pour cent consolidés. Jouissance du 22 Mars 1826. — 97 f. 90 c. 98 f.
Quatre 1/2 p. 0/0 J. du 22 Mars,
Trois pour cent, 65 f. 45 c. 50 c. 45 c.
Annuités à 4 p. 0/0 J. du 22 Déc., 1120.
Action de la banque, 2057 f. 50 c. 2055 f.
Obl. de la Ville Paris, J. de Avril, 1355 f.
Rente de Naples, 73 fr. 30 c. 20 c. 25 c.
Rente d'Espagne,
Emprunt royal d'Espagne, 1823. Jouis. de Janvier 1826. — 48 48 1/8.
Emprunt d'Haïti,